

# Celle qui

### assemble les matériaux du futur

epuis le mois d'octobre, le-Rang Jeon, chercheuse à l'Institut des Sciences Chimiques de Rennes. compte parmi les lauréates de la Bourse L'Oréal - UNESCO pour les femmes et la science. Si elle aurait souhaité, étant enfant, faire médecine, elle se fascine pour la recherche en étudiant la chimie à l'université. À l'Ewha Womans University, à Séoul, de là où elle est originaire : « Je n'avais pas l'idée précise d'aller dans une fac pour les femmes mais j'ai eu la chance d'être acceptée dans cette école très réputée. Elle a été construite parce que traditionnellement l'éducation pour les femmes était moins évidente que pour les hommes. Elle a ensuite gardé cet esprit-là et quelques autres universités de ce type ont été construites. Mais je pense qu'en Corée, c'est le même schéma que dans le monde, il y a moins de femmes dans les filières scientifiques. » Au lycée, elle aime les maths et la chimie et durant son parcours, elle le dit, personne ne tente de la décourager. Elle ne ressent pas les barrières du stéréotype visant à penser que les filles seraient davantage destinées à des carrières littéraires et sociales. Et heureusement. « D'autant qu'à la fac, j'étais entourée que de futures ingénieures et scientifiques. Mais i'ai eu conscience de ca (sexisme sociétal, ndlr) par les médias ou à l'extérieur de mon école. ». précise-t-elle. Après sa licence, elle s'envole pour l'Allemagne, afin d'y effectuer sa première année de Master en science des matériaux (programme FAME, Functional Advanced Materials & Engineering). Pour sa deuxième année. elle s'installe à Bordeaux et y reste pour faire sa thèse, terminée en 2012, avant de partir pour les Etats-Unis. « J'ai voulu acquérir des expériences sur les synthèses très sensibles à l'air par exemple. Après avoir étudié sur le continent asiatique et le continent européen, je voulais découvrir le continent américain, découvrir les différences dans les manières de travailler, les

différentes expertises. », analyse le-Rang. En 2015, elle revient en France, intègre l'équipe MaCSE (Matière Condensée et Systèmes Électroactifs) à l'Institut des Sciences Chimiques de Rennes et obtient la fameuse bourse pour ses recherches sur les matériaux LEGO. Ainsi, elle travaille sur des « briques » moléculaires auxquelles elle peut donner des propriétés personnalisées avant de les assembler et de constituer des matériaux plus légers et moins polluants. Son objectif : construire les matériaux qui intégreront les technologies du futur. « Parce que celles d'aujourd'hui consomment beaucoup d'énergie, ie teste quelles briques et quels assemblages il faut faire pour diminuer la consommation énergétique des matériaux utilisés dans les téléphones portables ou les ordinateurs par exemple. Ca ne donne pas toujours des résultats mais au fil des expériences, j'améliore ma recette et c'est cela qui augmente le savoir global. », déclare la chercheuse, soucieuse de la santé du monde et de la planète : « Si on doit un jour aller vivre sur une autre planète, ce sera parce que la Terre est très très polluée. Et je crois que c'est la science qui pourra développer le nécessaire pour nous permettre de vivre ailleurs. » À 33 ans, elle fonde ses espoirs dans les sciences fondamentales, filières qu'elle souhaite voir davantage investies par les femmes. Si elle n'a pas senti d'opposition à ses ambitions, elle a conscience que les femmes représentent moins de 30% des ingénieur-e-s et scientifiques. « C'est vrai que i'ai su vite ce que je voulais faire et j'ai donc cherché comment faire pour v parvenir. J'ai envie de dire aux filles qu'il ne faut pas hésiter ou avoir peur d'aller vers les sciences. On a toutes les moyens ! Il faut briser les stéréotypes qui peuvent parfois venir des parents ou des professeur-e-s. Pour moi, il ne faut pas rester dans son coin. Il faut voir grand! », affirme-t-elle, convaincue et convaincante, en affichant un sourire contagieux.

MARINE COMBE





### ÉDITO I #WHATTHERUCK

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

« Allez hop! On arrête de se plaindre :) Oh la la la... Mais comme c'est pénible de lire tous ces #me too et #moi aussi... C'est à celle qui aura le plus gros harcèlement, le viol le mieux gaulé ou quoi ??? Oh, les filles, c'est comme ça que vous pensez être fières et debout ? C'est sensé faire réagir qui, quoi ? Commençons par 1 : savoir nous défendre 2 : arrêtons de fréquenter des cons parce que beaucoup n'en sont pas, 3 : apprenons à notre fils à faire la vaisselle pendant que sa sœur lit le journal. » Sérieusement ? Alors que les femmes commencent à oser témoigner des violences vécues, participant ainsi à une action collective pour une prise de conscience qu'il est urgent de provoquer, d'autres se permettent de poster ce type de commentaire sur Facebook... On oscille entre grande désolation et profonde colère. On aurait voulu être optimistes, gonfler nos poumons de l'espoir de lendemains plus égalitaires et moins violents grâce à cette libération de la parole et souffler ce vent de liberté dont on rêve tant. Mais au mois d'octobre, chaque jour le réveil a été plus douloureux que celui de la veille. Le sommeil a été difficile à trouver tant les témoignages ont été émouvants et ont malheureusement trouvé écho en des situations vécues personnellement ou par notre entourage. Parce qu'aucune femme ne passe au travers. Cela est déià suffisamment inscrit dans nos chairs et dans nos tripes pour que certain-e-s y ajoutent le son de leurs horreurs méchantes et néfastes. À tous les Enthoven, à tous les Zemmour, à tou-te-s les anonymes derrière leurs écrans qui se permettent de remettre en question et de juger les vécus et les souffrances, qui se permettent de parler de « délation » ou encore qui se permettent - sans prendre en compte les tenants et les aboutissants de ces situations et de leurs conséquences - de conseiller aux femmes d'aller porter plainte plutôt que de rester chez soi et s'exprimer sur les réseaux sociaux, JE VOUS EMMERDE TRÈS PROFONDÉMENT. Si aujourd'hui, on rêve d'une grande action collective qui serait intitulée #ToutesAuCommissariat, pour tous les jours envahir les hôtels de police de plaintes concernant le harcèlement de rue, le harcèlement sexuel, les agressions verbales, physiques et sexuelles, les viols, les atteintes permanentes à la dignité des femmes, les féminicides, on sait que sans éducation et sans formation (allant des professionnel-le-s de la petite enfance aux professionnel-le-s de la Justice, en passant par les forces de l'ordre et les politiques), la société n'évoluera pas. Alors qu'est-ce qu'on attend, putain?



AGIR ENSEMBLE CONTRE LES VIOLENCES SEXUELLES

a honte doit changer de camp. Impérativement. Pour y arriver, forces de l'ordre et système judiciaire doivent évoluer conjointement et être formés à la problématique des violences faites aux femmes. Parce que l'on vit dans une société qui diffuse et entretient constamment la culture du viol dans sa globalité. En attendant cette prise de conscience et cette progression (qui ne se fera pas à coup de Unes testostéronées du type Le Parisien qui le 25 octobre brandissait 16 portraits de personnalités publiques masculines et titrait « Harcèlement sexuel - Les hommes s'engagent »), il est essentiel d'accompagner et d'aider celles qui ont subi du harcèlement et des agressions sexuelles. C'est dans ce but que Sandrine Rousseau, ex-élue EELV, a fondé l'association Parler, qui propose aujourd'hui une adresse mail suisieseule@gmail.com - pour dénoncer les violences sexuelles et mettre en contact les femmes victimes d'un même harceleur/agresseur sexuel, à partir de 5 signalements sur une même personne. Ainsi, la structure espère encourager les dépôts de plaintes groupés. On le sait, ce sera long, pénible et douloureux. Cela prendra du temps. Parce qu'il en faut énormément pour parler et oser franchir le cap. Parce que l'on sait que l'accueil au commissariat sera certainement abiect et les suites éventuelles aussi. D'où l'importance d'une action collective. Entre femmes, dans un premier temps.

# COLLECTIF!!!

### LE MÂLE DE LA LANGUE FRANÇAISE

n doit bien l'avouer, on a un côté réac' niveau écriture de la langue française : l'écriture sms nous est assez insupportable. D'autant plus qu'aujourd'hui, les textos ne sont plus limités en terme de caractères, plus d'excuses donc pour raccourcir les mots. Mais on se dit que ce n'est rien comparé aux vieilles peaux de l'Académie française qui tremblent de dégoût face à l'écriture inclusive et déclarent à ce propos dans un communiqué, publié sur leur site et daté du 26 octobre dernier : « Prenant acte de la diffusion d'une « écriture inclusive » qui prétend s'imposer comme une norme, l'Académie française élève à l'unanimité une solennelle mise en garde. » On pouffe de rire en même temps qu'on vomit. On s'évanouit à plusieurs reprises en lisant la suite : « C'est moins en gardienne de la norme qu'en garante de l'avenir qu'elle lance un cri d'alarme : devant cette aberration « inclusive », la langue française se trouve désormais en péril mortel, ce dont notre nation est dès aujourd'hui comptable devant les générations futures. » Dénonçant - selon leurs termes - une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité. les membres s'opposent à ce qui devrait être déjà acté depuis au moins leurs naissances, à savoir la prise en compte de l'autre moitié de la population. Les femmes, quoi. Mais bon comme « cela alourdirait la tâche des pédagogues », on ne va pas insister... Bah si, en fait!



YEGG

### **SOMMAIRE | NOVEMBRE 2017**



### LA RÉDACTION I NUMÉRO 63

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

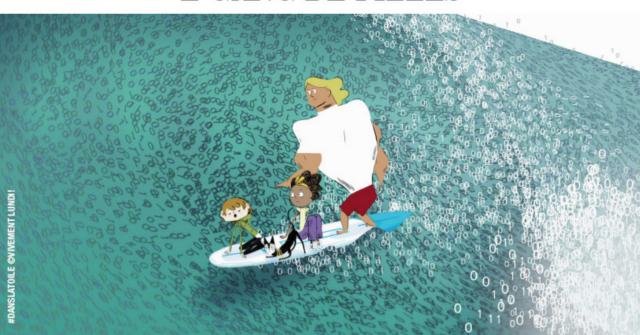
MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT I GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE I CÉLIAN RAMIS

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 06 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 07

### E-GANG DE FILLES



Depuis le 21 octobre, France 3 et France 4 diffusent quotidiennement les épisodes de la première saison de #DansLaToile, série d'animation créée par Emma Carré, Nathalie Dargent et Aurélie Angebault et produite à Rennes par Vivement lundi!\*.

trant les aventures de Mitzi et Noah. Avec leur chat, les personnages explorent la toile, à la rencontre du grand surfer, des techniciens Ping et Pong ou encore des pirates du net. À chaque épisode, sa situation et II leur faut développer des idées graphiques, vulgarison thème. Du langage binaire à la création en ligne, ser les concepts et les notions propres au web (tenant en passant par le cyberharcèlement, les avatars, les réseaux sociaux, les moteurs de recherche ou le téléchargement illégal, le monde du numérique est expliqué aux enfants, à travers la première saison de cette série ludo-éducative. Aux manettes de ce monde Toutes les trois ont en tête l'idée d'un espace infini digital, trois femmes : Aurélie Angebault, productrice pour Vivement lundi !, Emma Carré, illustratrice et réalisatrice, et Nathalie Dargent, auteure jeunesse et avec de l'humour. En faisant attention à toujours nous scénariste animation (sans oublier Marjolaine Perreten à la co-réalisation). « On a répondu à un appel à projets que l'on avait reçu tardivement. En très peu de temps, il a fallu relever le défi qui était déjà dans le sujet. On est donc parties sur l'idée des aventures a-t-il de femmes dans l'audiovisuel ? Dans l'animapuis d'une capsule explicative pour ramener vers le tion? En travaillant sur cette série, on a développé une réel. », explique Emma Carré qui travaille alors sur la série Les aventures de Léo et Prune (commande 2, déià sur les rails (avec une minute de plus par épide Rennes Métropole). L'alliance de l'espace blanc sode)! polymorphe à un univers très imagé séduit et le trio

À l'écran, il s'agit de 20 pastilles de 2 minutes, illusa travaillé comme des guerrières, on a matérialisé nos imaginaires, ensemble, même si l'effort d'imagination a parfois été douloureux. », souligne Nathalie Dargent. compte du niveau de langage des 6 - 10 ans mais aussi des mots utilisés par chaque pays francophone dans lesquels la série est diffusée) et universaliser les pratiques. Sans être moralisatrices ou anxiogènes. d'échanges et de créativité, contenant également une part de potentiels dangers : « On rappelle les faits mettre à hauteur d'enfants et non au dessus d'eux. C'est ca qui fait que ca fonctionne. Et je pense qu'il y aussi le fait que nous avons formé une super équipe, trois nanas dynamiques et très motivées. Combien y véritable sororité de gonzesses ! » Vivement la saison

\* En coproduction avec la société suisse Nadasdy Film.

### bref

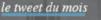
#### NON AUX VIOLENCES...

À l'occasion de la journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes (25/11) la Ville de Rennes propose une série d'événements du 6/11 au 12/12 : une expo contre les idées reçues, à la Maison Bleue jusqu'au 24/11, un temps d'échanges avec les associations féministes, place de la Mairie le 25/11 ou encore une conférence dans le cadre du Tour de France de l'égalité, à l'hôtel Rennes Métropole le 28/11 (suite cicontre).



#### FAITES AUX FEMMES

Mais aussi une représentation théâtrale autour des femmes en exil. à la Maison de quartier Villejean, le 30/11, un colloque réservés aux pros de la Justice à l'hôtel Rennes Métropole, le 1/12, une rencontre-débat avec les membres de la plateforme départementale de lutte contre les violences faites aux femmes à l'UAIR, le 5/12 et enfin une rencontre autour de l'enfance vécue dans la violence conjugale, à la maison des associations, le 12/12.



Notre pétition #CongéPaternité s'exporte En Italie, ils partent de loin... le congé pat

tteLeMag @CeusetteLeMag / 2-11-2017



# L'ACTU FÉMININE EST À SUVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag







### société

# SAMIRA GHARRAFI

CHARGÉE DE MISSION À L'UNION DES ASSOCIATIONS INTERCULTURELLES DE RENNES

Le 5 décembre, une rencontre-débat autour de la demande d'asile des femmes victimes de violences aura lieu à l'UAIR. À l'année, la structure accompagne les femmes étrangères ou d'origine étrangère victimes de violences – une fois arrivées sur le territoire français et/ ou dans le pays d'origine – à travers des permanences spécifiques et le groupe de paroles Elles diront d'elles.

### On sait que la parole est difficile à libérer, surtout dans des cas d'isolement...

C'est sûr que ce n'est pas au premier rdv. Mais i avoue que je suis étonnée car certaines déversent, c'est le terme, les violences subies dès la première rencontre. Notre travail, c'est de leur faire comprendre qu'elles peuvent avoir confiance en nous et de commencer l'accompagnement, à leur rythme. Beaucoup de femmes ont peur de porter plainte. Pour déposer plainte, ça se travaille. On travaille sur le récit de vie, ça prend du temps. Malheureusement, elles n'ont pas le choix. Elles doivent soit vivre dans ces violences pour leur titre de séjour, soit quitter le conjoint et là c'est un retour dans le pays d'origine. La plupart parle de la condition des femmes divorcées dans leur pays, c'est très difficile. Mais quand on a des preuves des violences, là, au niveau de la Préfecture, on arrive à obtenir le renouvellement du titre.

### Les situations ne sont pas les mêmes mais y a-t-il des vécus communs ?

© CÉLIAN RAMIS

Ce qui les rassemble, c'est le titre de séjour. Le droit au séjour, en tant que conjointes de. Ça, elles ont vraiment du mal à accepter d'être dans l'obligation d'apporter la preuve de la communauté de vie pour obtenir le renouvellement du titre. Quand elles sont victimes de violences, il faut apporter les preuves et elles adhèrent complètement à ça. Mais sinon elles sont dans un pays de droit, droit des femmes, c'est ce qu'elles disent, alors venir à la Préfecture accompagnée du conjoint pour signer la communauté de vie, pour elles ça n'a pas de sens. C'est ça qui revient régulièrement. Il y a aussi les femmes qui viennent parce qu'elles ont fuit des violences dans leurs pays. Qui ont subi des viols, fuit des guerres. Ou qui sont en France pour protéger leurs filles de l'excision. On aborde aussi cette thématique dans le groupe de paroles.

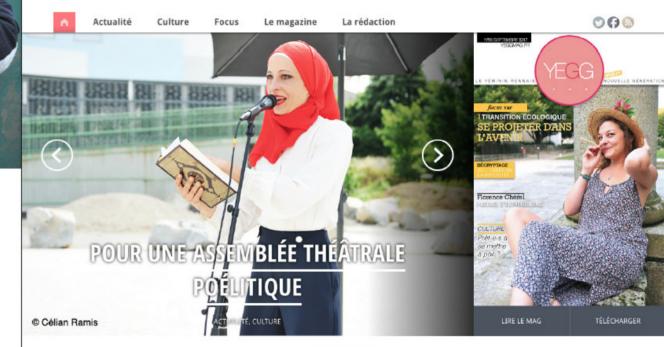
### Et qu'en est-li des mentalités ?

Des fois, ca paraît difficile de parler de ces sujets. C'est toujours délicat. Même au sein de l'UAIR, quand j'ai commencé à en parler en 2009, c'était difficile. On veut toujours voir l'aspect positif des choses mais je dirais qu'il faut aussi parler du négatif pour pouvoir améliorer les choses. Et ce qui est génial avec le groupe de paroles, c'est qu'elles parlent de leurs situations et elles prennent conscience que c'est qu'elles ont vécu n'est pas normal. Parce qu'au début, c'est difficile de leur dire. Elles se disent qu'elles sont mariées, c'est normal que ca se passe comme ca. Et notamment pour les violences sexuelles, c'est très très difficile. Mais, on travaille avec le Planning Familial depuis 2009, qui fait des interventions de manière régulière sur ces thématiques, le rapport au corps, la sexualité, la contraception. Les femmes du groupe sont demandeuses

I MARINE COMBE

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE RESTINALS REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



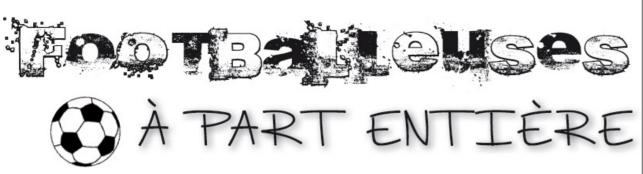


**FOCUS SUR** 



# L'ACTU AU QUOTIDIEN, C'EST SUR YEGGMAG.FR







En débutant nos recherches, on a tapé « footballeuses » sur Google. Plein-e-s d'espoir au départ, on a rapidement déchanté en voyant les multiples pages de liens vers des articles type « TOP 25 : Les footballeuses les plus belles de 2016 » ou des vidéos You-Tube « Les footballeuses les plus belles du monde », montrant une femme en brassière, une partie de la poitrine à l'air et le ballon entre ses seins refaits. Et quand on cherche les présidents de clubs impliqués pour des sections féminines, on tombe là encore sur des pages classant physiquement les filles de présidents de clubs. Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? On a enquêté sur les terrains rennais, pour voir et comprendre quelles sont les réalités actuelles du monde du football lorsque le ballon est aux pieds



En 2019, la France accueillera la Coupe du Monde Féminine de la FIFA, dont plusieurs matchs seront disputés dans la capitale bretonne. Un événement important pour la promotion des femmes dans le sport mais qui apparaît néanmoins comme incohérent, le Roazhon Park étant rarement foulé par les crampons féminins. Peinant à investir dans une section féminine, on peut alors se demander quel exemple renvoie le Stade Rennais ? L'occasion de s'intéresser à l'évolution du milieu du football, en terme d'égalité entre les hommes et les femmes.



« FOOTBALL - Une petite révolution. Petite. parce qu'il s'agit de la Norvège et que les prix des joueurs sont bien moins élevés que dans les grandes nations du football. Révolution tout de même, parce qu'il a fallu doubler le salaire des joueuses pour qu'il atteigne le niveau de leurs homologues masculins. Et aussi parce que c'est le second pays qui tente le coup, après les États-Unis. », peut-on lire sur le site du HuffingtonPost, le 9 octobre dernier. Et de leur côté, les footballeurs norvégiens ont accepté de baisser leurs salaires. La bonne nouvelle est sidérante - preuve que l'on part de loin - bien que les pays d'Europe du nord soient réputés pour leur exemplarité en terme d'égalité entre les sexes. La suite de l'article est encore plus stupéfiante : « Les footballeuses norvégiennes ont un palmarès conséquent avec notamment un titre de championnes du monde (1995), deux championnats d'Europe (1987 et 1993) et une médaille d'or olympique (2000). Les hommes, eux, n'ont jamais remporté aucune grande compétition internationale. Ils occupent actuellement la 73e place du classement de la Fifa tandis que les femmes sont 14e. »

De meilleures performances donc pour de moindres salaires. La preuve d'une inégalité profonde qui, si elle tend à disparaître en Norvège ou aux Etats-Unis (où les joueuses ont dû menacer de grève pour obtenir des conditions financières similaires à leurs homologues masculins), perdure dans la majorité des pays du monde. Et malheureusement, la France ne figure pas au tableau des exceptions.

### DES INÉGALITÉS IMPORTANTES

Cet été, les équipes féminines de football jouaient pour l'Euro, aux Pays-Bas. Le site des Échos en profite alors pour s'intéresser aux chiffres. Des chiffres qui révèlent que dans le domaine du football, les femmes gagnent en moyenne 96% de moins que les hommes, là où dans la plupart des autres secteurs, l'écart est estimé à environ 23%. « Selon la Fédération française de football, les footballeuses professionnelles évoluant dans les plus grands clubs (PSG, OM, OL, Montpellier...) touchent en moyenne 4000 euros par mois. Les autres, issues de clubs moins prestigieux, peuvent pré-

tendre à un salaire allant de 1500 euros à 3000 euros mensuels. Une misère au regard des salaires des footballeurs de première ligue qui touchent en moyenne 75000 euros par mois. », indique le journal économique.

Deux mois plus tard, c'est au tour de l'association sportive et militante Les Dégommeuses d'établir un constat bien glaçant à travers la réalisation de la première étude concernant la place réservée aux footballeuses dans la presse écrite française : sur un mois d'enquête (permettant d'éplucher 188 journaux - presse spécialisée et Presse Quotidienne Régionale), 1327 pages ont été consacrées au foot dont 28 seulement dédiées aux sections féminines. Soit 2.1%. Le collectif, luttant contre les discriminations notamment sexistes et les LGBTI-phobies. passe les écrits et les visuels à la loupe. Quand on parle du foot féminin dans les médias, ce sont les entraineurs, dirigeants de club et présidents de fédération qui sont valorisés, tandis que les joueuses sont montrées en second plan et souvent de dos. Un phénomène encore plus flagrant au moment où plusieurs villes françaises lancent la Coupe du Monde Féminine 2019.

### **ÉCARTER LES FEMMES DES TERRAINS**

Alors que la plupart des clubs ayant créé des sections féminines voient le nombre de leurs licenciées augmenter, les mentalités ne semblent évoluer que trop lentement. La place des filles et des femmes ne serait pas sur le terrain! Ni même sur le bord du terrain (preuve en est avec les nombreuses interviews et remarques sexistes à propos de la nouvelle sélectionneuse des Bleues, Corinne Diacre)... Ni dans les gradins d'ailleurs puisque selon le bon vieux stéréotype, elles seraient plutôt sur la touche au moment des matchs, leurs hommes les délaissant cruellement pour le sport national le plus populaire qui soit.

C'est sur ce cliché que s'est empressé de jouer le déodorant Axe en 2010 lors de la Coupe du Monde masculine. Trois affiches, trois femmes sexy et trois phrases d'accroche : « Mon portable n'a pas sonné depuis le 11 juin », « J'ai une bien meilleure façon de passer 90 minutes » et « Y a-t-il un mec célibataire qui ne regarde pas le foot ? ». Une campagne déplorable basée sur



le peu d'intérêt que la gent féminine accorderait au football. Pourtant, la pratique n'est pas réservée aux hommes et les femmes y jouent depuis la fin du XIXe siècle pour les pays britanniques et début du XXe siècle pour la France. Mais rapidement, les voix mâles vont s'élever, entrainant en 1941 l'interdiction aux femmes de jouer. Parce qu'ils étaient (et sont toujours) nombreux les Messieurs à penser comme Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux Olympiques, estimant que le rôle des femmes « devrait être avant tout de couronner les vainqueurs. »

Les argumentaires des médecins vont alors aller dans le sens des misogynes, déconseillant la pratique sportive à toutes celles qui possèdent le kit « vagin – utérus – ovaires » sous prétexte que celle-ci pourrait endommager l'appareil reproducteur. Et là, difficile de se séparer d'une telle image, ancrée profondément dans les mentalités : biologiquement différent-e-s, hommes et femmes ne sont pas capables des mêmes choses. Comprendre ici : les mecs sont faits

pour réaliser des prouesses, des performances spectaculaires, les nanas, non. Ce qui légitime-rait donc les salaires mirobolants, pour ne pas dire indécents, et la bien plus forte médiatisation dont découlent ensuite les phénomènes de visibilisation et par conséquent d'identification.

### À LEURS DÉBUTS

Heureusement, toutes les petites filles n'ont pas été irradiées par les rayons puissants des stéréotypes du genre et certaines rêvent, si ce n'est de devenir professionnelles, de jouer au football. « Je n'ai pas envisagé d'en faire mon métier parce que ça n'existait pas les professionnelles quand j'étais plus jeune. », souligne Lucile Nicolas, 28 ans, joueuse au Cercle Paul Bert Bréquigny. Elle a 6 ans quand elle commence à jouer, à Quiberon. Avec les garçons d'abord, comme toutes celles qui commencent dès le plus âge (sans oublier que dans les années 90, rares sont les sections féminines qui existent), comme cela a été le cas pour ses

« J'ai envie de prouver que je peux y arriver, envie de me donner à fond. N'écoutons pas les remarques et prouvons que les garçons ne sont pas les meilleurs! »

coéquipières Maude Corfmat, 18 ans, et Marion Darcel, 21 ans, ou ses adversaires de l'ASPTT Rennes, Amandine Bézard, 24 ans, et Emelyne Fava, 22 ans.

« Mon père et mon frère jouaient et ma mère suivait tous les matchs. Je ne me suis jamais sentie à l'écart parce qu'ils étaient là aussi quand moi je jouais. Mais en grandissant, j'ai senti que ce n'était pas normal pour tout le monde. J'ai mis beaucoup de temps à trouver un établissement scolaire qui proposait sport-études pour les filles. J'ai commencé à Vannes puis je suis venue au lycée Bréquigny qui a un pôle Espoir. À Quiberon, quand j'étais plus jeune, je me souviens d'une fille qui jouait super bien mais elle a dû arrêter après ses 14 ans parce qu'elle ne pouvait plus jouer avec les gars et qu'il fallait qu'elle fasse 1h de route pour aller jouer à Lorient avec une équipe féminine. C'est vraiment dommage. Mais je pense gu'aujourd'hui, ca, ça n'existe quasiment plus, heureusement. », explique Lucile. Pour Emelyne, les réflexions ont été compliquées à gérer au départ « parce qu'il y a le cliché du garçon mangué et encore aujourd'hui si les mentalités évoluent, ça reste encore stéréotypé, on pense que les filles jouent moins bien. » Sans éducation à l'égalité, les filles et les garçons intègrent dès la petite enfance les stéréotypes de genre. Dans le sport, notamment.

Et Nicole Abar, ancienne footballeuse profes-

sionnelle, aujourd'hui très investie dans la lutte contre le sexisme et le racisme (lire « 8 mars : Sur le terrain de l'égalité », daté du 6 mars 2017 sur yeggmag.fr) le confirme, constatant qu'avec les garçons, on lance le ballon avec le pied tandis qu'avec les filles, le lancé s'effectue avec les mains. Sans oublier que dans la cour de récré, l'espace sportif est encore principalement occupé par la gent masculine et ses jeux de ballons. « Le foot, c'était le sport de la récré et je jouais avec les gars. J'ai souvent entendu que ce n'était pas un sport de filles, et encore aujourd'hui on fait ce genre de réflexion. Alors. on se vexe, on se met dans notre coin et personnellement, j'ai vraiment failli arrêter le foot quand il a fallu s'entrainer qu'avec les filles. », précise Amandine qui avoue qu'elle aurait aimé en faire sa carrière : « Maintenant, c'est trop tard, je suis trop vieille. » Maude, elle, ne désespère pas d'être remarquée pour ses qualités sur le terrain. « Petite, on m'a dit que le foot, c'était pour les garçons et pas pour les chochottes. J'ai fait sport-études pendant 3 ans à Pontivy et j'ai pu prouver que j'étais capable ! J'aimerais vraiment évoluer à plus haut niveau et pour ca il faut soit passer des tests dans les clubs, soit être repérée par des dirigeants. Aujourd'hui, je ne suis pas dans l'échec, j'ai déjà eu des demandes mais pour jouer au même niveau. J'ai envie de prouver que je peux y arriver, de me donner à fond. N'écoutons pas les remarques et





prouvons que les garçons ne sont pas les meilleurs! », s'enthousiasme-t-elle.

### PROFILS ET ENVIES DIFFÉRENT-E-S

Elle évolue, avec Lucile Nicolas et Marion Darcel, dans l'équipe A du CPB Bréquigny, réputé pour son niveau - l'équipe évolue en R1, plus haut niveau régional - et pour sa section féminine amateure, comptabilisant environ 150 licenciées, une des plus importantes de Bretagne. Leur investissement est de taille : 3 entrainements par semaine et les matchs le dimanche. « J'aime la compétition, ça demande du dépassement de soi. Avec Bréquigny, j'ai envie d'aller en D2 - je n'étais pas encore dans le club quand elles y étaient – et de voir ce qu'on est capables de faire ensemble. On est une bonne équipe et j'aime vraiment ca. J'aimerais bien travailler dans le domaine du foot, comme community manager ou chargée d'une section féminine mais je n'ai aucune envie d'être footballeuse, parce qu'on ne peut pas en vivre et parce que je n'ai pas envie de faire autant de sacrifices. », explique Marion, diplômée d'une licence en management du sport. Même son de cloches du côté de Lucile, secrétaire comptable

et ambulancière : « On n'a pas de vacances, pas de temps pour soi, avec un régime alimentaire drastique... Non, je crois que j'aime un peu trop la fête! »

Toutes jouent au foot depuis l'enfance quasiment. Toutes accrochent à l'esprit d'équipe et parlent d'un sport intelligent parce que tactique et stratégique. Toutes n'ont pas les mêmes profils, ni les mêmes envies. Emelyne Fava, professeure d'EPS, et Amandine Bézard, cariste, ont toutes les deux quitté le CPB Bréquiany pour l'ASPTT Rennes, qui compte nettement moins de licenciées, mais dont l'équipe A séniors évolue également en R1. Elles dénoncent du côté de Bréquigny une mauvaise ambiance et des rivalités entre joueuses, appréciant davantage la convivialité de l'APSTT. « Je trouve qu'ici, c'est plus collectif, on ne se marchera pas dessus pour briller. Moi mon but n'est pas d'aller à plus haut niveau, l'investissement qu'il a fallu donner au CPB m'a énormément fatiguée. », déclare Emelyne, en accord avec sa coéquipière Amandine : « Là-bas, créer sa place est compliqué. J'ai envie de jouer les hauts de tableau et les barrages mais pas comme ça. »

Des critiques que réfutent les joueuses du CPB

Bréquigny: « Perso, l'an dernier, je ne m'entendais pas très très bien avec l'ancien coach et je n'ai pas beaucoup joué mais je ne le ressens pas comme ça. Je crois que c'est une question de choix, peut-être qu'elles n'ont pas eu beaucoup de temps de jeu et ça leur a déplu. » Quoi qu'il en soit, les deux équipes jouent à bon niveau et parlent chacune de vie « extra-

entrainement », avant ou après les matchs du dimanche. Et se consacrent sur le terrain au jeu et à leur progression.

#### PAS TOUS CONVAINCUS...

Pour Richard Roc, entraineur de la section féminine de l'ASPTT Rennes, les conditions d'entrainements et le traitement en terme d'infrastruc-

# Yvon Léziart, conseiller municipal délégué aux Sports, à Rennes

### Que propose la Ville en terme d'égalité femmes/ hommes dans le sport ?

La Ville de Rennes a une politique volontariste concernant l'égalité femmes/hommes. Sur le plan sportif, on le défend de manière très nette. Dans l'aide financière apportée aux clubs de haut niveau (ceux qui évoluent au niveau national, ndlr), nous ne faisons pas de distinction entre la pratique des hommes et la pratique des femmes.

### À Rennes, en foot, il n'y a pas d'équipe de haut niveau. Le Stade Rennais n'a toujours pas sa section féminine. Quel rôle pouvez-vous jouer dans la création de cette dernière ?

C'est vrai que le CPB Bréquigny et l'ASPTT Rennes ont deux bonnes équipes mais il manque une équipe de haut niveau. Comme c'est le cas à Guingamp, par exemple. J'incite fortement le SRFC à se doter d'une équipe de haut niveau. C'est en discussion, mais il faut que ce soit maintenant acté. On ne peut pas les pousser à la créer mais on milite pour.

### Ce n'est pas un secret, l'ASPTT se sent un peu délaissé par rapport au CPB Bréquigny. Nous avons vu les deux lleux d'entrainement et clairement, il y a un terrain moins bien que l'autre...

Les travaux d'un terrain utilisé normalement par l'ASPTT ont pris beaucoup de retard et c'est un peu compliqué. Je comprends bien que les dirigeants soient ennuyés mais vraiment c'est dans un espace court. Bientôt, les équipes de l'ASPTT pourront jouer sur des très belles structures. C'est une histoire ponctuelle, j'insiste, nous n'avons pas la volonté de privilégier un club.

### Que faire pour aider davantage le foot féminin ?

Je pense que pour accéder à un très bon niveau, il faut réfléchir à une mutualisation possible entre l'équipe du CPB Bréquigny et l'équipe de l'ASPTT. Les clubs ne sont pas toujours favorables à cette formule. On leur en parle mais la décision leur appartient. Je suis de plus en plus convaincu que le haut niveau amateur exige le rassemblement des clubs. Comme l'a fait l'URB, l'union de deux sections masculines de basket de l'Avenir de Rennes et du Rennes Pôle Association. Les deux clubs n'ont pas disparu pour autant. En ce qui concerne les aides financières. depuis 5 ans, nous avons ajouté des critères comme le nombre de licencié-e-s avec une mesure particulière sur l'effort au niveau des adolescents et surtout des adolescentes. Parce que les filles délaissent plus nettement les activités sportives. Les présidents de club ont tout intérêt à se préoccuper de la pratique des filles.

# Oul enfin les mentalités, elles, n'évoluent pas beaucoup...

Le monde sportif est fortement tourné vers la pratique masculine, c'est vrai. Mais des efforts sont faits par la Fédération Française de Football. Le développement du foot féminin est en progression. Ça va dans le bon sens mais il y a 150/170 de pratique quasi exclusivement masculine. Il faut changer les mentalités et penser aux conditions d'accueil des femmes, comme les vestiaires par exemple.

tures diffèrent clairement de celles du CPB Bréquiany (lire l'encadré). En attendant la fin des travaux effectués sur leurs terrains, l'ASPTT se voit jouer à Cleunay (complexe Ferdinand Lesseps) qui semble en effet moins entretenu et dont les équipements type vestiaires, douches et sanitaires, sont un peu vétustes : « Il a fallu batailler avec la Ville de Rennes pour qu'ils mettent des algecos parce qu'il n'y avait rien pour se changer et se laver. Ce n'est pas normal! Les joueuses, elles sont incroyables parce qu'elles ne râlent pas tant que ça, elles se battent. »

Mais il déplore surtout le manque d'intérêt général pour le foot féminin, de la part du président du club, de certains de ses collègues entraineurs et des clubs : « C'est une bataille permanente. Je me bats pour le foot féminin mais c'est loin d'être gagné. Quand j'entends, en formation, certains entraineurs me dirent « Tu dois être content d'entrainer les filles, surtout dans les vestiaires », c'est lamentable. Je me dis que tout le monde ne peut pas coacher les filles qui sont pourtant très fortes mentalement et qui aiment se surpasser! Mais vous savez, pour la plupart des dirigeants, ce n'est pas rentable. Ca marcherait s'il y avait du pognon! Enfin, dans la mesure où les filles ne dépassent pas les garcons. Parce que là, ce ne sera pas accepté du

tout! On tolère les footballeuses tant qu'elles ne font pas d'ombre aux hommes... »

#### **OUELLES DIFFÉRENCES ?**

Et elles pourraient bien leur faire de l'ombre. Peut-être le font-elles déià d'ailleurs. Et sans avoir les mêmes moyens que leurs homologues. « On dit que les filles sont plus lentes, c'est peut-être vrai, on est moins rapides. Mais on est beaucoup plus basées sur la technique. Je trouve que l'on se rapproche plus d'un foot des années Platini. », précise Lucile Nicolas, Moins sensationnel mais plus agréable, en somme. Pour Mélissa Plaza, ancienne joueuse internationale - passée par Montpellier, Lyon, Guingamp, elle a fini sa carrière à Saint-Malo et s'est aujourd'hui installée à Rennes pour co-fonder une entreprise de conseils en matière d'égalité femmes-hommes (lire son interview, en fin de dossier) - la différence réside dans les moyens que l'on attribue aux femmes et aux hommes. Parce que pour elle, les règles, la taille des terrains et des cages, les ballons, etc. sont identiques pour elles comme pour eux. Et s'agace d'ailleurs d'entendre parler de « foot féminin », comme s'il s'agissait d'une autre discipline. Rien ne devrait donc distinguer la pratique des hommes à celle des femmes. Sauf que ce sport,



# « Je peux concevoir qu'on n'aime pas le foot en général mais pas qu'on n'engage pas d'équipe féminine. Et franchement, vu les résultats des gars, ce serait une belle vitrine pour le SRFC. Vraiment, ca attire pas mal de monde! Je ne comprends pas... »

comme bien d'autres également, est encore pensé au masculin.

Plus d'argent, plus de visibilité, plus de médiatisation, plus de spectateurs-trices dans les tribunes et devant les écrans. Le match d'ailleurs qui opposa l'équipe de France à l'équipe de Grèce en juin 2016 au Roazhon Park reste gravé dans les mémoires, non pas pour les performances sportives mais pour le record d'affluence qu'il a généré. Que plus de 24 000 personnes se soient réunies pour supporter les footballeuses est encore de l'ordre de l'exceptionnel. Même après 15 - 20 ans de développement des sections féminines, on sent toujours la réticence des mentalités. Et quand la Fédération Française de Football secoue ses troupes, nombreuses sont les voix qui protestent. Comme en Normandie, où Paul Hellouin râlait en 2015 : « Si on a une équipe de filles, cela implique d'avoir des vestiaires dédiés, des frais liés aux déplacements, c'est tout un coût humain et matériel à mettre en place. »

### **TOUJOURS AU SECOND PLAN**

Autre cas de figure avec le Stade Rennais. un des derniers clubs à très haut niveau à ne pas avoir constitué d'équipe féminine. Pourtant, l'Histoire a prouvé que c'était possible puisqu'entre les deux guerres puis à nouveau dans les années 70, les femmes jouaient sous les couleurs rouges et noires.

L'absence de section à destination des joueuses laisse le milieu rennais dubitatif et provoque l'incompréhension. « Je peux concevoir qu'on n'aime pas le foot en général mais pas qu'on n'engage pas d'équipe féminine. Et franchement, vu les résultats des gars, ce serait une bien plus belle vitrine pour le SRFC. Vraiment. ca attire pas mal de monde! Je ne comprends pas... Comme Lorient qui a une section féminine mais n'en fait rien. », soulève Lucile, loin d'être la seule à le penser et à le dire. Pour l'instant, rien n'est officiel mais depuis un an, le Stade Rennais a annoncé y réfléchir et avoir même un projet dans les cartons. Le rapprochement, scellé par un partenariat à l'heure actuelle avec le CPB Bréquigny, serait peut-être une manière de le concrétiser, c'est en tout cas ce que laisse entendre le quotidien 20 Minutes Rennes, dans un article daté du 26 septembre 2017. Aucune confirmation ne nous sera donnée par le club. « C'est encore en négociation. Il n'y a rien de







nouveau à déclarer depuis l'année dernière. La direction refusera de vous répondre à ce sujet. », va-t-on nous répéter par téléphone du côté du Stade Rennais.

Pour Maude Corfmat, c'est la preuve « que l'on croit moins en les filles. » Les inégalités infusent donc dans tous les secteurs de la société et doivent être brisés. Nécessairement par la formation des professionnel-le-s et l'éducation à l'égalité mais aussi par l'exemple et les volontés politiques des dirigeant-e-s. « On se pose toujours la question de pourquoi on passe après. ». confie Maude. Elle fait ici référence à un dysfonctionnement constaté lors de notre venue à l'entrainement. Un mardi soir, le terrain est occupé par les hommes qui n'ont pas terminé de disputer leur match. Il est presque 20h et l'entrainement des joueuses va commencer sur le bord du terrain. C'est derrière les cages qu'elles passeront les 20 minutes d'échauffement avant de pouvoir poursuivre sur le terrain qu'elles partagent avec l'équipe B. Quelques jours plus tard, le dimanche 22 octobre précisément, l'équipe A a rendez-vous à 13h30 pour le coup d'envoi contre Brest. Dans la semaine, l'horaire change. Elles joueront à 12h30. Cela pourrait rester banale et de l'ordre de l'anecdotique, mais la raison invoquée nous fait tiquer : « Les garçons jouent juste après et si on n'avance pas d'une heure, ils devront s'entrainer sur un terrain plus petit, c'est moins pratique. » Laisser les joueuses débuter sur le bord du terrain ne

serait donc pas grave, en tout cas, pas autant que faire s'échauffer les joueurs sur un terrain pas à la taille standard?

On a du mal à comprendre. Et encore plus de en observant que les stands et la musique sont installés seulement à partir de la deuxième mitemps. Ou alors est-ce que parce qu'ils le sont simplement en vue du match des hommes ? Pour Marion Darcel, il n'y a pas lieu d'y voir là le signe d'une quelconque disparité. Pas convaincue, elle tente tout de même de nous expliquer : « Je crois que c'est parce que c'était dans le cadre de la coupe de France, il faut un donc un minimum de temps et de conditions pour se préparer. Ca aurait l'inverse, ils auraient fait la même chose pour nous. Et puis, ca ne nous change rien de commencer une heure plus tôt. Sauf pour les filles de Brest qui ont dû partir une heure plus tôt... On peut toujours faire mieux mais à Bréquigny, on a quand même de la chance, au niveau communication, infrastructures, en visibilité en étant en ouverture des gars... » On est moins optimistes qu'elle. Surement parce qu'on a du mal à sentir les encouragements de l'équipe masculine pour leurs homologues féminines. Du mal à sentir l'engouement du peu de public pour le jeu qui se déroule sous nos yeux, alors que le CPB Bréquigny se fait dominer lors de la première mi-temps et remonte peu à peu jusqu'à finir par s'imposer 1 – 0. « Ce sont nos familles et ami-e-s principalement qui viennent nous voir et nous soutenir. Je pense que pour les garçons,

on peut plus facilement aller voir le match sans connaître quelqu'un, tandis qu'on ne le fera pas pour les filles. », pointe Lucile Nicolas.

### SEXISME ORDINAIRE POUR LES FOOTBALLEUSES

Moins médiatisées parce que soi-disant moins spectaculaires, elles sont donc moins visibilisées et moins reconnues pour leurs qualités et compétences de joueuses que les hommes. Pour les deux footballeuses à l'US Saint-Malo (équipe en D2), Arianna Criscione (ancienne ioueuse internationale), 32 ans, et Romane Enguehard, 18 ans, le sexisme est omniprésent dans le milieu du ballon rond. « Quand tu commences à jouer et que tu es une fille dans une équipe de garçons, tu as forcément la remarque des adversaires disant « ah il y a une fille en face, ca va être facile »! Une fois sur le terrain, tu leur remets les idées en place ! », rigole Romane, non sans une pointe d'amertume. Et de fierté, aussi. Pour Arianna, ce qui la surprend à chaque fois, c'est cette facon qu'ont les hommes de vouloir sans cesse se mesurer aux femmes. « Dès que tu dis que tu fais du foot, forcément, ils veulent jouer contre toi. Pour se rassurer et

se dire qu'ils sont meilleurs, même quand ils ont un niveau déplorable. Tu te dis qu'ils ne feraient jamais ça avec un joueur du Stade Rennais! En plus, comme je suis gardienne, ils veulent toujours faire le penalty contre moi. Je ne comprends pas! », explique-t-elle, stupéfaite.

« C'est la culture dominante, c'est très long pour changer les mentalités. Il faut continuer à se battre et faire attention aux remarques, encore nombreuses, faites par les commentateurs à la télé sur le physique des footballeuses. », commente Camille Collet, animatrice sportive au Cercle Paul Bert. Si vers l'âge de 12 ans, elle commence le foot, elle se voit contrainte d'arrêter à cause d'une tendinite au genou. « J'ai repris du côté de l'arbitrage, ça m'a énormément appris mais deux ans à côtoyer les terrains, ca m'a vraiment donné envie de m'y remettre. », sourit-elle. Plusieurs années durant, quatre exactement, elle joue auprès de l'équipe A du CPB Bréquigny mais l'investissement requis n'est finalement pas compatible avec le temps qu'elle a, effectuant à ce moment-là sa thèse sur le socio-sport en territoire rennais. Ainsi, elle remarque que les équipements sportifs urbains



Novembre 2017 / yeggmag.fr / 22 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 23





ne sont pas adaptés aux femmes : « Qui dit foot, dit hommes et jeunes garçons. Les structures ne sont pas faites pour accueillir un public féminin. Encore moins du côté des adolescentes. Encore encore moins dans les quartiers. Il faut des équipements sportifs ouverts mais il faut réfléchir, comme c'est le cas me semble-t-il à Bordeaux, à les aménager autrement. Moi-même sur un stade où il y a 30 mecs, j'aurais du mal à y aller... »

### **ÉLOIGNÉES DE LA PRATIQUE SPORTIVE**

Elle n'est pas la seule à constater que les jeunes femmes, à l'âge de l'adolescence, s'éloignent de la pratique sportive. Sans doute parce que la puberté intervient, faisant d'elles physiquement des femmes, par conséquent écartées de tout ce que l'on considère comme réservé aux hommes. Mais les femmes plus âgées sont nombreuses à préférer les sports individuels et à ne pas oser se lancer dans un sport collectif. À plusieurs, entre amies, elles s'entrainent et se motivent, mais seules, les choses sont plus compliquées.

Alors, avec quelques unes de ses coéquipières de Bréquigny, elles fondent le collectif Le Ballon aux Filles et organisent chaque année – le dernier week-end de mai 2018 célèbrera la 5e édition - un tournoi gratuit et réservé aux femmes, licenciées ou non, dans un quartier prioritaire de Rennes (Blosne, Maurepas, Cleunay, Bréquigny, Villejean). L'idée étant de faire découvrir

le football via cet événement qui propose certes une compétition mais surtout un moment de partage et de loisirs. Pour démocratiser et valoriser la pratique féminine, en cassant les stéréotypes sexués de la société. « On organise des actions de sensibilisation en parallèle. La première année, on a travaillé avec Liberté Couleurs, On avait fait une initiation au foot pour les filles non licenciées et elles sont restées pour le débat ensuite qui leur a permis de parler des inégalités entre les filles et les garçons dans le sport et la société en général. On a eu envie de lancer ca parce que bien que Bréquigny soit une des plus grosses sections, il n'y avait pas tellement de tournois féminins. Mais on ne voulait pas d'un tournoi classique, on voulait aller plus loin dans la démarche, parce que certaines licenciées également étaient confrontées à des freins. », analyse Camille.

L'objectif est multiple : amener les filles et les femmes à chausser les crampons et prendre du plaisir d'avoir osé et d'avoir jouer ensemble. Et faire prendre conscience aux garçons et aux hommes – qui arbitrent les matchs afin de les impliquer - que le sexe féminin n'est en rien un obstacle à la pratique sportive.

Au fil des années, les joueuses de l'association ont développé des actions en amont du tournoi. Des actions qui favorisent la découverte du football, la création du lien social et la lutte contre les préjugés sexistes. Et étant conscientes que dans les quartiers prioritaires comme en zone

rurale, les filles sont peu nombreuses à pratiquer un sport à l'instar de la répartition filles/garçons dans l'espace public, elles ont la volonté forte d'amener le sport jusqu'à elles.

Une initiative qui affiche un bilan positif avec l'inscription de 80 à 150 filles par an en club, le versement des recettes reversées au projet Amahoro - projet humanitaire et solidaire en direction de Madagascar - ainsi que l'engagement participatif d'une vingtaine de bénévoles sur chaque tournoi et l'investissement des garcons au coude-à-coude avec les filles qui foulent le terrain. Ainsi, elles investissent les pelouses mais aussi les espaces de débat et les établissements scolaires à Rennes. « J'ai rejoint le collectif parce qu'il donne la parole aux femmes et qu'il organise un événement qui permet à tout le monde de se sentir concerné-e. Et c'est important aussi parce que le sport féminin manque vraiment de promotion. Au foot, on est davantage mises en avant que dans d'autres sports. On a la « chance » d'être plus médiatisées mais ce n'est pas suffisant. », insiste Marion Darcel.

### **QUELLES REPRÉSENTATIONS DES JOUEUSES ?**

Pas suffisant, en effet. Et surtout, que montre la médiatisation ? Une image caricaturale de la femme sportive. Celle qui adopte tous les comportements masculins pour être acceptée. Phénomène nouveau, on assiste maintenant à l'ascension de la « sportive féminine ». Celle qui répond sur le terrain aux injonctions de la société quant à l'idéal de beauté. En mars dernier, à l'occasion de son passage à Rennes, Catherine Louveau, sociologue et professeure en STAPS à l'université de Paris Sud, soulignait que depuis plusieurs années les membres de l'équipe de France apparaissaient sur le terrain,

bien apprêtées, maquillées et coiffées. Comme obligées de justifier qu'elles sont des femmes. « Parce qu'elles ont compris que c'était comme ça qu'elles allaient être médiatisées », déploret-elle.

Les médias et commentateurs doivent également prendre part à l'évolution des mentalités. Par exemple, ne plus faire de distinction, en presse régionale, entre les hommes à qui l'on attribue les pages Sport (pour les journalistes et pour les sujets) et les femmes à qui on laisse un espace restreint dans les pages locales. Hiérarchiser l'information selon les performances sportives et non selon le sexe de l'athlète. Ou encore arrêter de parler « de nos petites Francaises » lorsque l'on est payé-e-s à commenter un match. Et surtout, arrêter de mentionner leurs physiques à la place de leur manière de jouer. Sans surprise, on manque de représentations réelles et réalistes. Et les femmes ne s'y retrouvent pas. C'est bien là le propos des Dégommeuses : « D'une part, différents clichés et fantasmes ont encore cours sur les équipes de sport collectif féminin comme possible lieu de conversion à l'homosexualité. D'autre part, pour promouvoir le foot féminin, les clubs et fédérations ont tendance à axer leur communication sur une image univoque de la sportive conforme aux normes de genre (féminine, sexy, ayant forcément une vie de mère de famille en dehors du foot) et à dévaloriser toutes celles (lesbiennes, bi, trans mais aussi hétéro) qui ne se retrouvent pas dans ce modèle. La volonté de séduire et rassurer à tout prix les spectateurs et les parents des jeunes joueuses instaure en outre des formes d'inionction au silence pour les joueuses lesbiennes et de déni face aux comportements lesbophobes qui existent pourtant tout autant

« Le collectif donne la parole aux femmes et organise un événement qui permet à tout le monde de se sentir concerné-e. Et c'est important aussi parce que le sport féminin manque de promotion (...). On a la "chance" d'être médiatisées mais ce n'est pas suffisant. »

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 24 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 25



dans le foot féminin que masculin. D'où la nécessité de créer des espaces permettant de faire évoluer les représentations et d'engager un dialogue autour du respect de la diversité et des bienfaits de l'inclusivité. »

### UNE AUTRE MANIÈRE D'ENVISAGER LE FOOT

Et la dernière phrase fait parfaitement écho aux actions du collectif Le Ballon aux Filles. Et à ce qui en découle. À savoir l'accès à toutes les filles et femmes, notamment dans les endroits où elles en sont le plus éloignées. Mais le tournoi a également donné lieu à la création d'un créneau loisirs de futsal dans le quartier du Blosne. « Lors de la 2e édition, une femme de 38 ans est venue parce qu'elle avait envie de jouer. Depuis elle vient chaque année et c'est elle qui m'a parlé de développer le futsal ici. L'an dernier, il y avait 24 filles entre 15 et 40 ans et cette année, j'en ai 20. On n'est pas du tout sur de la compétition mais vraiment sur de la découverte, de l'initiation et du plaisir. Et ça brasse large! Des mamans, des lycéennes, des étudiantes, des femmes qui travaillent ou non, des femmes voilées, des habitantes du quartier ou non. », souligne Camille Collet.

Cette femme de 38 ans - maintenant de 40 ans - c'est Aïcha El Aissaoui. Passionnée de foot depuis toujours, elle n'a jamais joué dans un club. « J'ai toujours été à fond. Petite, je dormais avec le ballon, je ne pensais qu'à ça. Et j'ai

failli en faire, au collège, on m'avait remarquée. Mais pour ma mère, une fille, ça ne faisait pas de foot, ça faisait la cuisine, la couture, etc. Le mercredi après-midi, je baratinais pour aller aux rencontres sportives et mon frère me couvrait. », se souvient en rigolant l'aide auxiliaire puéricultrice. Aujourd'hui, elle a transmis sa passion à son fils et à sa fille et encourage « toutes les jeunes femmes, de toutes les cultures, de toutes les religions à faire du foot. » Ici, pas de jugement, seulement des femmes qui s'éclatent 2h par semaine : « Ensemble, on va voir les matchs du Stade Rennais, on a été voir le match France - Grèce, c'est génial, c'est que du bonheur. C'est convivial, on joue pour le plaisir et pas pour la gagne. » Même discours du côté de Soraya (prénom modifié à sa demande), 25 ans. mère au foyer : « Au Maroc, je jouais avec tout le monde. Avec les filles, avec les garçons, on passait notre temps à ça après l'école ! J'aime jouer et entre femmes ici, c'est très bien aussi. »

### SE SENTIRÀ L'AISE

Le futsal se pratique dans un gymnase, à l'abri des regards, et c'est ce qui a plu à Julie Shaban, 16 ans. Auparavant, elle a joué au CPB Blosne, dans une équipe mixte. « Ma sœur est fan de foot et elle m'a transmis cette passion. Je suis plus à l'aise dans un gymnase, parce que je n'aime pas qu'on me regarde, et dans une équipe de filles, je préfère. J'ai eu quelques

réactions de la part de mes parents qui m'ont dit « t'es une fille, comporte toi comme une fille », je les écoute, ce sont mes parents mais ca n'enlèvera pas le fait que c'est ma passion et que si ie peux, ca me plairait bien d'être coach, comme Camille. Mais je ne pense pas en faire mon métier, elles ont des vies compliquées les footballeuses, j'aime que ca reste une passion. », explique la lycéenne en 1ère STMG, incapable de garder son sérieux dès lors qu'elle regarde sa copine, avec qui elle vient tous les vendredis soirs. L'ambiance est légère et joyeuse. Entre exercices techniques, petits matchs par équipe de 3 sur moitié de terrain, puis matchs par équipe de 5 sur l'intégralité de la surface. elles ne chôment pas pour autant.

Et c'est bien ce que recherche Claire Serres, 33 ans, qui n'avait jamais fait de foot avant le mois de septembre. « J'ai eu deux enfants coup sur coup et je voulais un sport qui me défoule! Et en effet, on sort de là lessivées. Même si peu de gens savent que les filles jouent au foot, et encore moins au futsal, pour moi, ça redore le blason des sports collectifs en général parce qu'il y a un très bon esprit. », sourit cette assistante commerciale. Et ce n'est pas Pauline Meyer, 29 ans, assistante d'éducation, ou Yasmine Degirmenci, 21 ans, étudiante en BTS assistante manager, qui la contrediront. Toutes les deux jouent ou s'intéressent au foot depuis qu'elles sont enfants. Et toutes les deux s'émer-

veillent de toutes les belles choses que l'on peut faire avec un ballon aux pieds. « Je trouve ça vraiment bien qu'on soit de plus en plus nombreuses à faire du foot. C'est une bonne chose de le promouvoir et de dire que tout le monde peut le faire », s'exclame la première, rejointe par la seconde : « J'aime beaucoup regarder les footballeuses de l'équipe de France, j'aime leur esprit d'équipe, je trouve qu'il est plus flagrant que celui des hommes. Ça donne envie de jouer comme elles! »

En quelques années, le football a évolué. Dans le sens où de nombreuses sections féminines sont apparues, offrant la possibilité aux filles, adolescentes, jeunes femmes et femmes de pratiquer ce sport à côté de chez elles. Dans un cadre de compétition, de haut niveau ou de loisirs, il est vecteur de lien social et d'émancipation. Mais les représentations stéréotypées, gravées profondément dans l'inconscient collectif, pèsent encore trop lourd dans la balance. Subsistent encore de nombreuses inégalités, notamment en terme d'équipements sportifs, de matériel, de traitements ou financiers. Fruits d'un système encore dicté par les mécanismes du sexisme...







Enfant, son rêve était de devenir footballeuse professionnelle. Non seulement Mélissa Plaza l'a réalisé, en jouant le milieu de terrain avec le Montpellier Hérault Sport Club, l'Olympique Lyonnais, l'En Avant Guingamp ou encore l'équipe de France, mais elle a aussi obtenu sa thèse en parallèle, axée sur les stéréotypes sexués dans le sport. À 29 ans, cette docteure en psychologie sociale a co-fondé – en décembre 2016 – le cabinet de conseils sur l'égalité femmes-hommes Queo Improve, à Saint-Grégoire, pour lequel elle dispense formations, conférences et séminaires.

# Enfant, on vous dit que footballeuse professionnelle, ça n'existe pas, mais faire du foot, ça, c'est possible...

Oui enfin il y avait quand même quelques réfractaires dans ma famille, ma mère ne voulait pas trop que je joue au foot. Comme mon beau-père aimait bien, c'est lui qui m'accompagnait et il était content que je joue.

### À 8 ans quand vous commencez le foot, vous êtes dans une équipe mixte ?

J'avais une équipe de filles à côté de chez moi donc j'ai tout de suite joué avec elles. Mais c'est vrai qu'à l'époque, on avait souvent tendance à jouer avec les garçons car il y avait très peu d'équipes féminines. Par contre, on jouait dans un championnat de garçons, uniquement contre des garçons.

#### Y avait-il des réactions de leur part ?

Oui, il y avait le côté « ahhh, on joue contre des filles ». Mais en fait dès qu'on leur mettait une pâtée, ils se la bouclaient, ils avaient plutôt honte. C'était rigolo pour nous de leur mettre des branlées.

### Vous avez longtemps vécu ce sexisme ambiant ?

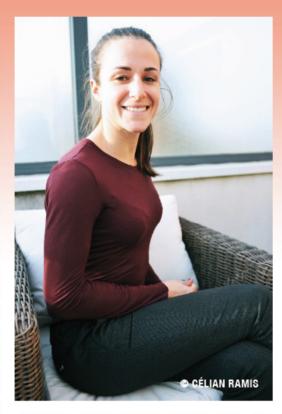
C'est toujours d'actualité, c'est sociétal, ce n'est pas juste lié au foot. En réalité, dans le foot, toutes les inégalités sociales, tous les comportements discriminatoires que l'on peut observer en société, sont juste décuplés. Si on prend ce qui est sorti récemment sur les violences faites aux femmes, ces questions n'ont pas beaucoup été soulevées dans le contexte sportif. Les violences sexuelles, pas qu'aux femmes mais entre athlètes, les bizutages dont on ne parle jamais, ces traditions qui autorisent des dérives comportementales assez hallucinantes...

# Qu'est-ce qui explique selon vous que l'on n'en parle encore moins ?

C'est un vase close. Et dans le contexte sportif, le corps est mis au service de la performance. J'ai du mal à expliquer ca mais je crois qu'on a longtemps fermé les yeux sur ces phénomènes là. C'est difficile dans certains sports, comme en gymnastique par exemple, de dire à quel moment l'entraineur dépasse la limite. Parce qu'il peut se permettre de corriger le mouvement en touchant le bassin, en touchant les fesses, en modifiant la posture, etc. Alors à quel moment on peut dire qu'un coach, qui touche les fesses de ses joueurs ou de ses joueuses avant d'entrer sur le terrain, a quelque chose de malsain ou n'a pas d'intention derrière? C'est assez difficile le rapport au corps que l'on peut avoir dans le domaine sportif en général. Les entraineurs ne sont pas formés à ça. Et puis il y a des enjeux de pouvoir. Effectivement, quand on est gamins et qu'on a un entraineur qu'on adule, qu'on adore, parce qu'on veut performer et qu'on veut devenir le meilleur ou la meilleure, forcément ca peut mener à des dérives je pense. Si on fait #balancetonporc dans le contexte sportif, il y a au moins toutes les sportives qui ont vécu une situation comme ça, et les sportifs au moins une situation de bizutage. Je ne pense pas que ce soit quelque chose de l'ordre du fait divers. C'est vraiment quelque chose de courant.

### Toutes les sportives ont vécu ce type de situation, vous aussi par conséquent ?

Oui, je sais qu'avec certains de mes entraineurs, je pense qu'il y a des choses qui n'étaient pas claires, que des choses n'auraient pas du avoir lieu de cette manière-là. En particulier avec les histoires de poids, on peut vite mettre la pres-



sion outre mesure sur des jeunes filles, des jeunes femmes.

# Dans le milieu du sport, il y a justement un contrôle important du corps féminin.

Oui, en effet. On est vraiment dans des injonctions paradoxales. On nous demande d'être performantes. Pour cela, il faut avoir des corps musclés, prêts à l'effort, prêts à l'impact, prêts à être rapides et endurants. Et on nous demande aussi, en tout cas la société nous demande, de correspondre aussi à l'idéal de beauté féminin, c'est-à-dire sveltes mais pas trop musclées, plutôt fines. Ça crée beaucoup de conflit chez les athlètes. Surtout à l'adolescence. Autour de moi, j'ai connu beaucoup de filles qui ont eu des périodes d'anorexie ou de boulimie. Les troubles du comportement alimentaire, chez les garçons je ne sais pas, mais chez les athlètes femmes et particulièrement les footballeuses, j'en ai connu plein.

Concernant l'idéal de beauté féminin, Catherine Louveau – qui était venue à Rennes pour une conférence en mars sur ces fameuses

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 28 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 29



### injonctions paradoxales – expliquait qu'aujourd'hui on voit une équipe de France de foot féminin qui entre sur le terrain maquillée, coiffée, etc.

Dans les vestiaires, il y a beaucoup de filles qui se maquillent beaucoup avant le match, qui se lissent les cheveux avant le match alors qu'il pleut dehors et qu'elles vont probablement friser en 5 minutes. Ça pose question, oui, en effet ! On est en train de prendre tous les artifices de la féminité pour dire « ok on fait un sport masculin mais on reste des femmes ». Comme si on avait besoin de se justifier ! Alors qu'en réalité, on peut pratiquer le sport qu'on a envie, de la manière dont on a envie, et se définir comme des femmes à part entière sans se justifier auprès de qui que ce soit. Mais je connaissais beaucoup de filles, oui, qui avant les matchs se maquillaient, se coiffaient...

### À votre avis, est-ce inconscient ou se disentelles qu'il faut absolument affirmer leur féminité?

Parfois, c'est conscientisé, parfois pas. Je ne pense pas qu'elles maitrisent tous les mécanismes sous-jacents. Mais effectivement, il y a une volonté de répondre aux injonctions faites par la société.

### Et inconsciemment, elles se rendent compte que plus elles vont correspondre à ce que l'on attend de la féminité, plus elles vont être médiatisées...

Aussi, oui, bien sûr. D'ailleurs, celles qui sont médiatisées sont souvent celles qui sont les plus jolies, les plus apprêtées. Il y a des filles qui mériteraient d'être beaucoup plus médiatisées qu'elles ne le sont. Parce qu'elles ne correspondent pas forcément à l'idéal de beauté féminin.

### C'est un sujet qui préoccupe les joueuses ?

Non, je ne pense pas. Je pense qu'il n'y a pas encore de prise de conscience. Pour l'instant, on est contentes d'être médiatisées. Peu importe la raison. Ça c'est dérangeant.

C'est quelque chose qui vous a souvent interrogé au fil de votre carrière ou c'est en abor-

### dant votre thèse que la prise de conscience a eu lieu ?

En faisant cette thèse, i'ai mis des mots et i'ai compris les mécanismes du sexisme et des discriminations liées au sexe, etc. Mais i'ai aussi fait des erreurs. Quand je repense à ma campagne pour le Montpellier Hérault quand j'avais 21 ans, j'ai fait une erreur parce que je ne pensais pas que poser à moitié nue sans savoir le slogan de la banderole (« Samedi soir marquer à la culotte ») pouvait être préjudiciable personnellement mais aussi à titre collectif. Parce que finalement on n'allait pas parler de nos performances mais juste des trois nanas qui ont posé à poil, qui sont jolies et qu'on va aller voir jouer le dimanche. Ce sont des erreurs qu'on ne réalise pas sur le moment, on pense qu'enfin on s'intéresse à nous donc il faut saisir l'opportunité. Mais quand ma photo a été affichée en 4x3 dans tous les abribus de Montpellier, ça m'a fait bizarre. J'ai commencé ma thèse à Montpellier et mon poster était affiché dans la cafétéria où ie faisais ma thèse sur les stéréotypes sexués. Volontairement, j'ai laissé ca sur le net parce que je veux aussi me souvenir que c'est par ces erreurs-là aussi que j'avance. J'étais gamine, et on l'impression qu'enfin on s'intéresse un peu à nous, c'était piégeur parce qu'en réalité, le but c'était de vendre des abonnements pour la Mosson (Stade de la Mosson). C'était pour aller voir les garcons, ils en avaient rien à carrer de nous

### Est-ce que vous voyez une évolution depuis que vous avez commencé ?

Il y a eu une évolution, c'est certain. Parce qu'il y a certains clubs professionnels, où les filles gagnent très bien leur vie. Il y a eu une évolution médiatique également mais on ne voit que les strass et les paillettes. On voit Paris, Montpellier, Lyon. Partout ailleurs la réalité est autre. Il y a des filles qui ne sont pas payées du tout, il y a des filles qui gagnent 200 euros brut par mois et qui font autant d'entrainements, qui font plus de déplacements parce qu'on n'a pas les moyens de leur payer le jet privé. Au final, si on a avancé dans certains clubs, dans beaucoup d'autres ce n'est pas le cas. Aussi parce que comme toute situation pointée du doigt, elle doit

être objectivée, avec des chiffres. Si on prend le championnat de France des garçons on est à peu près tous en mesure de dire en fonction du transfert ce que untel ou untel touche. Si on fait ca pour les filles, on ne trouve pas de salaires. On sait à peu près, en movenne, les salaires des filles de l'Olympique Lyonnais, mais cela ne correspond pas du tout à la réalité. Allons mettre sur la place publique un petit peu ce que cesfilles touchent par mois. Il y a des filles qui ont 0 pour s'entrainer 6 à 8 fois par semaine et faire 30h de bus le week-end. Mettons un peu sur la place publique les salaires et comment sont traitées les filles parce que ce n'est pas seulement financier, c'est aussi en terme d'équipements. Il y a des clubs qui filent 2 shorts et 2 maillots pour s'entrainer 2 fois par jour. Mais c'est bien connu les femmes aiment faire la lessive donc ce n'est pas grave, elles laveront leurs équipements ! Il y a aussi des clubs où les hommes ne veulent pas prendre le bus, donc ils prennent l'avion, mais comme il v a des sponsors, bon bah les filles elles vont prendre le bus, « c'est pas grave si vous faites 36h de bus dans le week-end, vous prendrez un jour de congé sur votre deuxième boulot qui vous permet d'atteindre péniblement les 800 euros net par mois! ». C'est la réalité! Et tant qu'on ne parlera pas de ce qui se passe ailleurs, effectivement on aura l'impression qu'on aura avancé. Et que de toute façon, dans notre devise c'est marqué égalité, alors on est naturellement égalitaires. Ce qui n'est pas du tout le cas! On parle enfin des violences sexuelles faites aux femmes, des inégalités salariales, etc. Mais on en parle parce qu'on a enfin mis des chiffres et que ces chiffres sont enfin exposés et visibles.

#### A-t-on une idée d'où vient la responsabilité ?

Je pense que ce sont surtout des volontés politiques au sein des clubs. Il y a des dirigeants et des instances dirigeantes qui sont volontairement investi-e-s. Depuis une quinzaine d'années, voire une vingtaine, le président Aulas (président de l'OL) a choisi d'investir dans les féminines, au départ surement à perte, mais parce qu'il croyait en ces filles. Aujourd'hui, c'est probablement la plus belle vitrine du club et il reçoit beaucoup en retour. Ça doit être



des volontés politiques et pas seulement pour répondre à des quotas ou éviter de prendre des amendes. Parce qu'il y a aussi aujourd'hui encore des clubs qui préfèrent payer l'amende que d'avoir une section féminine.

#### On a le cas à Rennes avec le Stade Rennais.

Exactement! Ce n'est pas un mythe, il y a encore des réfractaires, des gens qui vous disent ouvertement que les filles n'ont rien à faire sur un terrain de foot. En 2017, on entend encore ca! C'est le quotidien.

### Quand vous dites que vous avez été footballeuse professionnelle, est-ce que l'on avance dans les réactions, dans les mentalités ?

Vous savez, le problème de ces « femmes d'exception » comme on les appelle, c'est qu'elles viennent juste confirmer la règle. On les voit comme des extraterrestres finalement, on se dit que c'est un peu loin de nous tout ca et ie pense que potentiellement, ca peut renforcer le stéréotype. Malheureusement. Maintenant, c'est aussi des rencontres, des témoignages. Je sais que quand je parle de ce que j'ai vécu ou de ce que je peux vivre par moment, ca marque les gens. Certains en formation me disent « je ne pensais pas que ca pouvait être aussi violent ». Ca contribue à changer les mentalités mais ça va prendre du temps, ce n'est pas suffisant pour changer les comportements de façon durable. C'est difficile de changer des siècles et des siècles de domination masculine. Où même les femmes peinent à reconnaître qu'elles sont dominées. C'est vraiment le combat de toutes et tous.

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 30 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 30



# LIBRES D'OCCUPER LEUR PLACE D'ARTISTES

Les Femmes Libres bouleversent l'ordre établi et dérangent, en pointant les inégalités entre les sexes qui perdurent encore dans les arts visuels, notamment. Elles sont artistes, elles sont femmes, elles sont de différentes nationalités et elles abordent la condition féminine dans toute sa diversité, à travers leurs actions et leurs œuvres, dévoilées du 20 au 31 octobre à l'Hôtel Pasteur lors de l'exposition collective *Intimes*.

De quoi Hilma af Klint (peintre suédoise, ndlr) avaitelle vraiment peur ? (...) Que le monde ne soit pas prêt pour l'art abstrait ? Il semble en effet qu'il n'était pas prêt et ne l'est toujours pas, lorsque la pionnière du mouvement est une femme. Les femmes ont longtemps été exclues du processus de création artistique. Elles sont souvent cantonnées à des mouvements artistiques considérés comme mineurs. Pourquoi donc ? D'abord parce que les instances qui fondent la légitimité d'une œuvre, sa visibilité, son universalité sont essentiellement masculines. Ensuite, parce que les femmes, rejetées ainsi dans la sphère de l'accessoire et du mineur, ont une fâcheuse tendance à s'autocensurer. » Ce ne sont pas Les Femmes Libres qui le disent mais ca pourrait. Parce qu'elles rejoignent, dans leurs réflexions et leurs actions, le propos tenu par le collectif Georgette Sand, qui publie

une série de portraits de femmes méconnues ou oubliées dans l'ouvrage Ni vues ni connues – Panthéon, Histoire, mémoire : où sont les femmes ?, publié en octobre 2017 (collection Les Simone, éditions Hugo Doc).

### NE PAS SE TAIRE!

« Je suis une femme libre et j'aime être libre ! », affirme l'artiste brésilienne Petite Poupée 7, installée à Rennes. Elle est à l'initiative du collectif Les Femmes Libres. En arrivant en France, dans le domaine artistique, elle voit « des gars partout, partout, partout ». Et quand elle voit une femme, « c'est parce qu'elle est associée à son mec ! » Elle s'insurge. Depuis plusieurs années, à Paris ou à Berlin, elle réfléchit à l'idée de fonder un collectif non mixte, pour allier les forces, s'entraider et affirmer que la place des femmes dans les arts n'est pas secondaire.

Empowerment et sororité sont ses maitres mots, sans hésitation. Dans la capitale bretonne, elle rencontre Bibiche Zède et Olga Lupi et les embarque dans son projet, avant de rattacher au wagon Sarah Hoyt (Canada), Muleca XIII (Brésil), Le dessin observé (France) et Lym Moreno (Vénézuela - contrainte d'annuler sa participation). « Je suis trop contente parce qu'elles sont super! Trouver des femmes n'a pas été si évident... Quand je demandais des noms et des contacts, je voyais bien que les mecs bloquaient... Juste pour chercher des nanas artistes. ils faisaient des mystères ! », scande celle qui porte un sweat à l'effigie du collectif, portant l'inscription : « Je ne me tais pas ». À juste titre. En septembre, les Rennaises ont lancé le coup d'envoi de la prise de conscience. Sur certains flyers, elles ont dessiné une paire de couilles. Sur d'autres, des moustaches. Et sur tous, elles ont écrit « Pour entrer, tu en auras besoin ». Elles se trouvent au vernissage de l'exposition Inside Out #2, organisée dans le cadre de Teenage Kicks (biennale d'art urbain à Rennes, supposée être mixte), à l'Hôtel Pasteur. « Sur 8 artistes ici, pas une seule femme. », s'offusque Petite Poupée 7. Du 20 au 31 octobre, les visiteuses-eurs pouvaient découvrir ses fameuses affiches, imprimées en grand format, sur lesquelles est noté « Ne sovez pas trop radicales ». « Parce que ce jour-là, c'est ce qu'on nous a dit. Ca veut dire quoi ? On ne va pas les manger ! », s'exclame Bibiche Zède.

### LA FORCE DE LA SORORITÉ

Les manger, non, mais les déranger, oui, clairement, Parce qu'elles s'affirment en tant qu'artistes et qu'elles affichent des œuvres représentant les femmes dans leur globalité ou en partie, de manière figurative ou abstraite. Elles sont rondes, difformes, cantonnées au rôle de ménagère et/ou d'objet sexuel, nues, habillées ou peu vêtues, lesbiennes, hétéros, trans ou cis, elles ont des couleurs de peau différentes, ont des visages ou non, elles se revendiquent féministes ou pas, en couleurs ou en noir et blanc, en petit et en grand formats. Toutes prônent la liberté. Leur liberté. Dans toute leur diversité, avec leurs intimités propres et collectives, elles prennent et occupent l'espace. « Partout dans le monde, il v a cette politique du plus belle qu'elle, plus gentille qu'elle, plus mince qu'elle. Être en compétition entre filles, c'est terrible. J'ai grandi avec une grand-mère et une mère féministes, on était quatre sœurs et on n'a pas du tout été élevées dans cet esprit-là. Au contraire, c'est très naturel pour nous d'être entre femmes. Il faut sortir du truc carré de la perfection ! C'est pour ca que c'est important pour moi les notions de sororité et d'empowerment. », sourit fièrement PP7. Sarah

Hoyt, ancienne pianiste, approuve la volonté et le besoin de se rassembler : « Il faut qu'on s'entraide, qu'on lance des initiatives, il ne faut pas attendre que ça vienne des autres. Il y a beaucoup de partage entre les femmes, à toutes les phases de la vie. Au cours de notre vie, on change beaucoup, nos corps changent. C'est important de partager nos vécus et expériences et avec l'art, c'est possible!»

# BRISER L'OMERTA Échanger, discuter, témoigner de leur condition – et de

celles d'autres femmes - mais aussi de leurs difficultés

et de leur métier. « Parce que dans notre vie d'artiste. la charge mentale existe aussi. Et à côté, on a un autre boulot, des vies, parfois des enfants, etc. Il faut pouvoir prendre du recul. Créer une conjonction d'énergies, c'est un truc de dinque de faire ca ! On peut monter des proiets politiques et croiser arts et sciences sociales. ». souligne Bibiche Zède. Les Femmes Libres profitent de l'événement pour organiser, en lien avec HF Bretagne et la librairie Planète Io, une causerie. Ainsi, le 24 octobre, au milieu des Intimes, elles posaient la question : « Femmes et arts visuels, on en parle? » Oui et sans détours. Parce qu'il est temps de peindre la réalité d'un tableau bien obscur. La preuve dans l'Histoire de l'art qui ne retient les femmes que comme les muses des grands artistes, comme pour Camille Claudel, avec Rodin, ou Dora Maar, avec Picasso. Preuve en est également avec l'oubli délibéré de la morale douteuse des grands artistes que l'on vénère, à l'instar d'un Gauquin à qui l'on réserve un biopic dans leguel on passe sous silence ses relations sexuelles avec des jeunes mineures dans les anciennes colonies françaises ou à l'instar d'un Polanski pour qui on dresse une rétrospective à la Cinémathèque française, alors qu'il est depuis des années et des années accusé de viols et d'agressions sexuelles. Aujourd'hui encore le sexisme règne dans la société et le monde de l'art n'en est pas exempté. Ni dans les programmations, ni dans la gestion des structures, ni dans l'accompagnement proposé par les écoles supérieures des Beaux-Arts qui décernent pourtant 69% de ses diplômes à des femmes, « À la sortie. l'école se fait beaucoup moins tremplin que pour les étudiants. Les profs sont majoritairement des hommes - et ce sont eux qui sont liés le plus souvent aux critiques d'art, aux galeries, etc. - et la relation entre le corps professoral et les étudiantes sont souvent compliquées. », appuie HF Bretagne. En effet, nombreuses sont celles que l'on a rencontrées et qui en off ont témoigné de conflits, de rapports malsains à la séduction et de gestes déplacés, voire d'agressions sexuelles. I MARINE COMBE

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 22 Novembre 2017 / yeggmag.fr / 33

### bref

### FEMMES ET LESSIVE

Créée en 2009 par l'auteure et metteure en scène rennaise Marine Bachelot Nguyen, la pièce Histoires de femmes et de lessives fait toujours l'actualité. La Maison Bleue de Rennes en présente une lecturespectacle le 18/12 à 15h, dans le cadre de la lutte contre les violences faites aux femmes. L'occasion de (re)découvrir l'histoire de des adolescentes placées à Saint-Cyr par les tribunaux ou l'assistance publique.

oooooooooooooobref





yegg aime la céramique
EXPOSITION FLORENCE
DOLÉAC

Le Volume / Du 8-10-17 au 21-12-2017

### bref

LE POING LEVÉ !!! L'association d'éducation populaire 3 petits poings propose en novembre deux conférences gesticulées féministes. Si la première « Terrasser le dragon » de Lucie a eu lieu le 3 novembre. la seconde « Mon corps, une arme de résistance massive » est à découvrir à la Maison de quartier Villeiean à Rennes le 24 novembre à 20h. De la prise de poids à la prise de conscience, et inversement, Léna lève le poing et la voix.

ooooooooooo bref



# L'ÉQUPE DE YEGG S'ENGAGE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

# POUR LA VISIBILITÉ DES INTERSEXES

« On ne vient pas de Mars, on fait partie de l'humanité. » Les personnes intersexes prennent la parole dans le documentaire de Régine Abadia, Entre deux sexes, diffusé à l'université Rennes 2, le 27 octobre dernier, par le collectif FéminismeS et Commune Vision.



J'ai compris que je n'étais pas un garçon, ni une fille non plus mais quelque chose d'autre. » C'est avec le témoignage de Vincent Guillot que débute le documentaire Entre deux sexes, projeté sur le campus de Villejean, à l'occasion de la Quinzaine de la Visibilité Intersexe, en présence de la réalisatrice et de Luca, militant-e- du Collectif Intersexes et Allié-e-s. C'est en rencontrant le co-fondateur de l'Organisation internationale des intersexes au festival de Douarnenez - et en le suivant à Stockholm au 2e Forum international intersexe en 2012 - que Régine Abadia décide de traiter un sujet encore très méconnu : « Ca a été compliqué à financer, même la chaine Arte était frileuse. On a commencé à tourner sans argent et la chaine s'est réveillée quand la problématique des intersexes a commencé à être médiatisée. La condition sine qua non avec Vincent était de donner la parole uniquement aux intersexes, pas aux médecins, ni aux pseudo-expert-e-s. » Ce sont donc, à juste titre, les personnes concernées qui abordent leurs conditions de vie, à travers leurs vécus, ressentis, productions artistiques, réflexions

collectives et individuelles et leurs actions au sein de la communauté. Pour Luca. « c'est très important qu'il y ait des groupes de soutien où les personnes intersexes peuvent se rencontrer et échanger. Pendant longtemps, je me considérais comme illégitime à prendre la parole, pas assez intersexe. Et avoir rencontré d'autres gens m'a montré que c'est beaucoup plus commun que ce que l'on croit et ca m'a fait énormément de bien. » Pour cet-te militant-e et son collectif. l'information et la médiatisation autour du sujet est primordiale pour libérer la parole et briser les tabous et stéréotypes. Leurs revendications doivent aujourd'hui être réellement prises en compte par la société et les politiques : « Nous militons pour la fin des mutilations et des stérilisations, sans consentement libre, quel que soit l'âge. L'abandon du terme « trouble du développement sexuel », qui légitime ces mutilations et les traitements. La suppression de la mention du sexe à l'état civil. Mais également la pleine information et l'accès au dossier médical des personnes intersexes. » Parce que leurs corps leur appartiennent.

I MARINE COMBE

# SARA FORESTIER NOVEMBRE 2017

Lila est une jeune fille bègue et timide. Lorsque le destin met sur sa route Mo, un homme très charismatique et ayant un fort goût pour l'adrénaline, c'est le coup de foudre entre les deux. Mo, inspirant la tendresse et le respect, va immédiatement la prendre sous son aile. Si Lila combat son bégaiement et se fait violence pour se faire accepter telle qu'elle est auprès de ses congénères, Mo lui cache un secret inavouable, il ne sait ni lire ni écrire. Si le sujet sur le bégaiement pouvait laisser craindre une certaine sensiblerie, le film touche part l'efficacité de son écriture qui s'assujettie du handicap pour livrer une histoire d'amour des plus singulières. Sara Forestier, pour son premier et brillante de sincérité qui révèle notamment la très remarquée prestation de Rédouanne Harjane. Si le fil rouge du film est le handicap et la marginalité c'est bien de l'acceptation de soi

dont il s'agit. Les personnages d'abord présentés comme réfugiés dans l'ombre et le silence s'accordent de nouveaux droits à travers cette histoire d'amour naissante qui les révèle à euxmêmes. L'enjeu du récit est de dépasser ses propres traumas pour assouvir une soif de vivre plus forte que le sentiment de rejet. Un premier très beau film, à fleur de peau, qui ne manquera pas de se faire remarquer.



### Livre

#### L'ÉCORCE DES CHOSES CÉCILE BIDAULT OCTOBRE 2017

La couverture attire immédiatement le regard. Elle nous inspire une promesse. Celle d'une poésie douce et insaisissable. Promesse tenue. Tout commence un été, avec un déménagement. Dans une maison, à la campagne. La petite fille, âgée de 9 ans, est atteinte d'une surdité sévère et face à cette différence, ses parents ne semblent pas faire face. Parce que l'apprentissage de la langue des signes n'est pas encore autorisé. Pour établir de nouveaux repères, elle va se réfugier et se bâtir un monde imaginaire. Au fil des saisons, elle explore, découvre et



s'enrichit d'une nature luxuriante, fleurie et colorée aux côtés d'un mystérieux petit garçon. Cécile Bidault, de son empreinte de peintre, propose un voyage quasi muet en immersion dans le quotidien de cette enfant sourde et c'est une immense vague d'émotions qui s'en dégage, qui nous saisit et nous envoie tourbillonner dans la vie de la petite fille qui doit apprendre par elle-même à s'affirmer autrement que par la parole.

MARINE COMBE

# EGHASS MALAN LES FILLES DE ILLIGHADAD OCTOBRE 2017

Petite, Fatou Seidi Ghali apprend à jouer du takamba (luth à une corde), avant de maitriser la guitare acoustique, instrument plutôt attribué aux hommes. À peine âgée de 20 ans, elle fonde son groupe de musique et c'est le succès assuré. Entourée de Alamnou Akrouni et Mariama Salah Assouan, elles sont Les Filles d'Illighadad, en hommage au nom de leur village situé dans le Sahara nigérien. Pour leurs mélodies très blues, les musiciennes touarègues chantent l'histoire des Touaregs, les croyances ancestrales, l'amour, la liberté ou encore la condition des femmes. Sans oublier un des thèmes qui leur tient particulièrement à cœur, la sécheresse. Elles s'accompagnent d'un tambour, le tendé, traditionnellement joué par les ieunes filles durant les célébrations et les

longues soirées de la saison pluvieuse. Le trio nous invite à fermer les yeux et on se laisse aisément guider par les rythmes mélodieux et le chant apaisant qu'elles nous proposent au sein d'un voyage à 360°, largement ouvert sur le monde et les éléments qui nous entourent. IMARINE COMBE



Cd

# AURORE BLANDINE LENOIR SEPTEMBRE 2017

Aurore est un peu à la dérive. Sans emploi, sans amant, elle vient d'apprendre qu'elle va être grand-mère. Beaucoup de sensations difficiles à intégrer pour cette guinguagénaire encore pleine de ressources et bien décidée à ne pas se laisser pousser vers la porte de la sortie. Alors que la ménopause se présente elle aussi comme une nouveauté, c'est dans cet environnement que surgit son amour de jeunesse. Un cœur à prendre ou à laisser passer, ce qui est sûr, c'est que cet homme ne laisse pas Aurore insensible. Dans un monde obsédé par le paraître, le ieunisme et la rentabilité des personnes, la très émotive et vulnérable Aurore a bien du mal à assumer ce qui la renvoie à des considérations d'échecs. Pourtant son caractère l'incite à ne pas se laisser engloutir par les dictats. Aurore se rebelle et par des petites actions du quotidien agit pour son salut et son estime de soi. Pour son premier long-métrage, Blandine Lenoir signe un film qui aborde la difficulté de vivre une féminité épanouie lorsque

l'on est quinquagénaire. Comme chez toutes femmes, des difficultés à se sentir utile et à se sentir aimée, mais chez elle son âge est vécu comme un obstacle supplémentaire. La réalisatrice réussi une comédie intimiste et insolite où l'énergie et la tendresse font face aux carcans sexistes. Le rôle est semblerait-il taillé pour une Agnès Jaoui solaire et virevottante. Même si l'on n'échappe pas à quelques clichés et stéréotypes le film reste plutôt enthousiasmant.





**TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE** 

Novembre 2017 / yeggmag.fr / 37



# **YEGG** & THE CITY

Épisode 45 : Quand j'ai participé au rassemblement « #MeToo »

« Agresseurs ! Violeurs ! C'est à vous d'avoir affirmer sa suprématie dans la cellule peur! » À peine élancé place de la Mairie, familiale patriarcale ou encore pour punir le cortège donne le ton en ce mercredi 25 les personnes ayant d'autres orientations octobre. Un jour de rassemblement qui que celles des personnes cis et hétéro. » marque la volonté d'acier des femmes de Si les centaines de manifestant-e-s, empêse battre contre l'oppression quotidienne ché-e-s par plusieurs barrières de policiers, du patriarcat, qui prend la forme d'un har- ne pourront fouler le pavé dans le centre cèlement moral et/ou sexuel, dans l'espace ancien de Rennes, rien ne les empêchera public comme dans l'espace privé. Partout, néanmoins de donner de la voix à l'unisson tout le temps. Dans toutes les sphères de la (ou du tout moins, dans les premiers rangs), société. En totale impunité. L'affaire Weins- zigzaguant entre les voitures circulant le tein, précédée et suivie par de nombreuses long des quais - au son de quelques sloautres atrocités du genre, a donné lieu à gans bien connus des féministes comme la libération de la parole sur les réseaux « Police nationale, milice patriarcale ! », sociaux, via les hashtags #balancetonporc « So, so, solidarité, avec les femmes du et #metoo. Avant le départ en manifesta- monde entier! » ou encore « La rue elle est tion, organisations syndicales, associa- à qui ? Elle est à nous ! » - ou de livrer des tions féministes et militant-e-s ont déploré témoignages personnels émouvants en la récupération politique et médiatique à les écrivant sur des pancartes destinées à l'encontre des personnes non blanches et cet effet. Parce que la honte doit impératides migrant-e-s et ont rappelé l'ampleur vement changer de camp, féministes tant de la culture du viol, « arme de guerre uti- qu'il le faudra! lisée pour humilier, pour soumettre, pour

MARINE COMBE

CAROLF BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNÉ FORCKOLL YUNA I ÉON BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAÈLLE AUBRÉE KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO GAELLE ANDRO DOMINQUE RVOAS-DANTEC DOMINQUE RVOAS-DANTEC DOMINQUE RVOAS-DANTEC DURENCE IMBERNON ATTHALE APPÈRÈ ÉMILLE AUDREN ARE HE LOS DUPRÉ DOROTHÉE PETROFF GÉRALIDINE WERNER.

GWENAËLE HAMON MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ GERALIDINE WERNER. FRÉDÉRIQUE MINGANT AURENCE IMBERNON CATHERINE LEGRAND



# **LES FEMMES** QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR